

SESSION 2024-2025

COMMENT S'ORIENTER
DANS LES DIRES DU
SUJET

Renseignements : Eric Zuliani : ericzuliani@orange.fr ;
06 72 15 52 65

LA SECTION CLINIQUE
DE NANTES

www.sectioncliniquenantes.fr - ulforca.nantes@gmail.com - 06 72 15 52 65
1 rue Marcel Schwob 44100 Nantes

UFORCA - Pour l'université Populaire Jacques-Lacan
Site en Aquilon 6, Département de Psychologie, Université Paris VII

La Section clinique de Nantes 2024-2025 :

Comment s'orienter dans les dires du sujet

Le séminaire théorique

Lecture de Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » (1957), *Écrits, Seuil, 1966*.

Troisième séance, le 11 janvier 2025, pages 501 à 506.

La fonction poétique du langage, par Bernard Porcheret

Il y a deux perspectives sur la langue : La langue comme outil, qui est plutôt un système de signes, signes conçus chacun comme une unité. Et la langue comme expérience, en tant qu'elle affecte le parlêtre ; on y suit les pérégrinations du signifiant. Il y a une asymétrie entre signifiant et signifié, comme entre cause et effet.

Comme l'indique Jacques-Alain Miller dans son cours « La fuite du sens »¹, la langue de la linguistique de Saussure est une langue nettoyée de toute la pathologie normale du langage, qui ne désigne pas seulement l'expérience analytique, mais bien l'expérience du sujet dans la langue. C'est cette expérience qui intéresse Freud, dans son interprétation des rêves et la psychopathologie de la vie quotidienne.

Et nous verrons que Lacan, dès le séminaire III sur les psychoses, en s'appuyant sur les travaux de Roman Jakobson, oppose à Saussure la polysémie et la polyphonie du moindre énoncé. Ce qui veut dire que métonymie et métaphores sont inséparables. C'est ce que Jakobson va désigner ainsi : la fonction poétique du langage. Cette fonction peut être altérée, à des degrés divers, lorsqu'il y a une atteinte organique cérébrale. Jakobson s'est en effet intéressé à la désintégration aphasique des structures verbales dans les aphasies, invitant les linguistes à se rapprocher du terrain clinique, afin d'ouvrir des perspectives neuves sur les lois générales du langage². Cette fonction poétique peut être également altérée dans le cas des psychoses, lesquelles ne répondent pas à une organogénèse. C'est ce qui intéresse Lacan dans le séminaire III. Mais plus généralement Lacan élabore la structure du langage, en conceptualisant le signifiant dans sa dimension matérielle de lettre, et la puissance de son instance dans l'inconscient.

Remarquons d'emblée combien Lacan fait valoir dans ses conférences et ses textes son propre usage de la fonction poétique du langage.

¹ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, cours 1995-1996, La fuite du sens, séance du 6 décembre 1995, inédit

² Cf. Jakobson, R., *Essais de linguistique générale 1. Les fondations du langage*, Éditions de Minuit, 1963, p. 44

I-La structure du signifiant

La structure du signifiant est qu'il soit articulé : « [les unités du langage], d'où qu'on parte pour dessiner leurs empiètements réciproques et leurs englobements croissants sont soumises à la *double condition* de se réduire à des éléments différentiels derniers et de les composer selon les lois d'un ordre fermé ». ³

Première propriété du signifiant :

Il se réduit à des éléments différentiels derniers, les *phonèmes*. C'est le système synchronique des couplages différentiels, nécessaire au discernement des vocables dans une langue donnée. La lettre est un élément essentiel dans la parole elle-même, prédestiné à se couler dans les caractères mobiles qui la présentent, comme les caractères d'imprimerie. Elle correspond à la structure essentiellement localisée du signifiant, un topos.

Seconde propriété du signifiant :

Il se compose selon les lois d'un ordre fermé, la chaîne signifiante. La chaîne signifiante, c'est le substrat topologique dont Lacan use d'ordinaire, il en donne une approximation avec des anneaux dont le collier se scelle dans l'anneau d'un autre collier. ⁴

Ces conditions de structure déterminent comme grammaire « l'ordre des empiètements constituants du signifiant jusqu'à l'unité immédiatement supérieure à la phrase. » La grammaire est en effet l'ensemble des règles qui régissent les différentes structures d'une langue, comme l'ordre des mots ou encore la conjugaison.

Et elles déterminent aussi le lexique, qui « correspond à l'ordre des englobements constituants du signifiant jusqu'à la locution verbale. »

Et Lacan ajoute : « Il est aisé dans les limites où s'arrêtent ces deux entreprises d'appréhension de l'usage d'une langue [entreprises de la grammaire et du lexique] de s'apercevoir que seules les corrélations du signifiant au signifié y donnent l'étalon de toute recherche de signification, comme le marque la notion d'*emploi* d'un *taxième* ou d'un *sémantème* » :

- Le *taxième* est un trait simple de disposition grammaticale pouvant revêtir quatre formes : ordre des constituants, modulation (ou intonation), modification des phonèmes selon l'environnement, sélection des formes ayant la même disposition grammaticale, mais des sens différents. Par exemple, la phrase « Viens ! » contient deux taxèmes ou traits grammaticaux : la modulation injonctive indiquée par le point d'exclamation, et le trait sélectif qui consiste en l'utilisation d'un verbe à la deuxième personne de l'impératif.
- Le *sémantème* est l'élément du mot qui est le support de sa signification considéré en tant que représentation autonome. Par exemple, les termes *chanteur* et *chanter* présenteront dans cette terminologie un même lexème, *chant-*, et deux morphèmes différents, *-eur* et *-er*.
- Quant à cette notion d'*emploi*, elle « renvoie à des contextes du degré juste supérieur aux unités intéressées ».

³ « L'instance de la lettre... », *op. cit.*, p. 501.

⁴ *op. cit.*, p. 501.

II-Le double caractère du langage⁵

Le locuteur, quand il parle, choisit les mots et les combine en phrases.

« On peut dire que la concurrence d'entités simultanées et la concaténation (enchaînement) d'entités successives sont les deux modes selon lesquels nous, sujets parlants, combinons les constituants linguistiques ». ⁶ Ceci à partir d'un trésor lexical, que locuteur et destinataire possèdent en commun. Le destinataire choisit dans un « fichier de représentations préfabriquées » ; c'est un choix qui n'est jamais complètement libre.

Le destinataire, de son côté est supposé faire un choix identique parmi le même assemblage de « possibilités déjà prévues et préparées ».

Donc, pour être efficient, l'acte de parole exige *l'usage d'un code commun* par ceux qui y participent. Par exemple, : — Avez-vous dit *cochon* ou *cocon* ? dit le chat dans *Alice au pays des merveilles*. — J'ai dit cochon » répond Alice. Le chat s'efforce de ressaisir le choix linguistique fait par Alice dans le français courant qu'ils ont en commun. ⁷

Le code d'une langue donnée impose des limitations aux combinaisons possibles des phonèmes : ici, le phonème *k* commun à cochon et cocon n'autorisera sa combinaison qu'avec un nombre réduit de phonèmes autorisés.

Mais même si d'autres combinaisons de phonèmes sont théoriquement possibles, le locuteur, en règle générale, n'est qu'un usager, non un créateur de mots. ⁸ Par exemple, pour comprendre le mot *nylon*, on doit savoir quelle est la signification assignée à ce vocable dans le code lexical du français moderne.

Une fois familiarisé avec des mots constituants et avec les règles syntaxiques de leurs combinaisons, on est libre de les ordonner dans des contextes neufs. Mais là aussi cette liberté est relative et il y a une pression des clichés sur le choix des combinaisons.

Ainsi, dans la combinaison des unités linguistiques il y a une échelle ascendante de liberté.

- Dans la combinaison des traits distinctifs en phonèmes, la liberté du locuteur individuel est nulle.
- La liberté de combiner les phonèmes en mots est circonscrite (ce qui fait que pour nous, certains mots appartenant à une langue étrangère sont imprononçables).
- Dans la formation des phrases, la contrainte est moindre.
- Dans la combinaison des phrases en énoncés la liberté s'accroît, encore qu'il ne faille pas sous-estimer le nombre des énoncés stéréotypés.

⁵ Pour toute cette partie, Cf. Jakobson, R. « Problèmes généraux », *Essais de linguistique générale*, Les éditions de minuit 1963/2003.

⁶ "Essais" ., *op. cit.*, p. 46 .

⁷ C'est Jakobson qui invente des jeux de phonèmes en français (l'original est en anglais) : la batterie des phonèmes n'est pas la même en anglais, code commun au chat et à Alice, qu'en français.

⁸ "Essais" *op. cit.*, p. 47.

Tout signe linguistique implique donc deux modes d'arrangement :

Jakobson distingue deux modes d'arrangement : « une faculté de sélection et de substitution, et une autre, de combinaison et de contexture ».

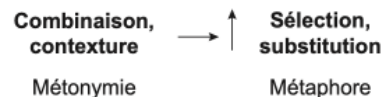
- La combinaison : Les signes constituants se combinent avec d'autres signes. Sa progression produit un contexte. *Combinaison* et *contexture* sont donc les deux faces d'une même opération. Dans le langage normal, le mot est à la fois une partie constituante d'un contexte supérieur, la phrase, et lui-même un contexte pour des constituants plus petits, les morphèmes (unités minimales dotées de signification) et les phonèmes.
- La sélection : La sélection entre des termes alternatifs implique la possibilité de substituer l'un des termes à l'autre, équivalent du premier. Donc *sélection* et *substitution* sont les deux faces d'une même opération.

Ainsi, « le développement d'un discours peut se faire le long de deux lignes sémantiques différentes : un thème en amène un autre, soit par similarité soit par contiguïté ».

L'extension du discours par similarité, ou substitution, est qualifié de *procédé métaphorique*, tandis que son progrès par contiguïté ou contexture est défini comme *procédé métonymique*.

Si on reporte ces deux modes de maniement du signifiant sur deux axes, l'un vertical, l'autre horizontal,

- En ordonnée, soit l'axe vertical, s'inscrit le procédé métaphorique (similarité et substitution)
- En abscisse, soit l'axe horizontal, se répartit le procédé métonymique (contiguïté et contexture)



Il y a une « structure bipolaire du langage⁹ »

Il y a donc deux pôles : les pôles métaphorique et métonymique¹⁰ : « Dans le comportement verbal normal, les deux procédés sont continuellement à l'œuvre, mais une observation attentive montre que, sous l'influence des modèles culturels, de la personnalité ou du style, tantôt l'un tantôt l'autre procédé a la préférence. »¹¹

« La compétition entre les deux procédés, métonymique et métaphorique, est manifeste dans tout procès symbolique, qu'il soit intrasubjectif ou social. »¹²

III-Le signifiant et le sens

« Le signifiant de sa nature anticipe toujours sur le sens en déployant en quelque sorte au-devant de lui sa dimension. »¹³ « Mais ce n'est pas parce que les entreprises de la grammaire

⁹ "Éssais", *op. cit.*, p. 63.

¹⁰ *op. cit.*, p. 61.

¹¹ *op. cit.*, p. 61.

¹² *op. cit.*, p. 65.

¹³ « L'instance... », *op. cit.*, p. 502.

et du lexique s'épuisent à une certaine limite qu'il faut penser que la signification règne au-delà sans partage. Ce serait une erreur ». »

Lacan se réfère à la phrase interrompue avant le terme significatif dans le Cas Schreber : *"Jamais je ne..."*, *"Toujours est-il..."* Elle n'en fait pas moins sens, et d'autant plus oppressant qu'il se suffit à se faire attendre. C'est le comble du sens. L'expérience énigmatique dans la psychose en est démonstrative. »¹⁴

Lacan précise dans sa note de bas de page qu'il fait référence à son séminaire III : « Ce en quoi l'hallucination verbale, à revêtir cette forme, parfois nous ouvre une porte de communication, jusque-là manquée d'être inaperçue, avec la structure freudienne de la psychose. »

Lacan fait référence à la leçon intitulée *Le point de capiton*, du 6 juin 1956 : « Nous pouvons attendre du phénomène de la psychose qu'il nous permette de restaurer le juste rapport, de plus en plus méconnu dans le travail analytique, du signifiant et du signifié. »¹⁵ Ces phrases arrêtées sont en général suspendues au moment où le mot plein qui leur donnerait leur sens manque encore, mais est impliqué. L'hallucination verbale le démontre.

Prenons l'exemple d'une présentation clinique de Lacan à Sainte-Anne durant l'année 1955-1956. Il s'agit d'un délire à deux d'un couple mère-fille, un délire de surveillance.

« C'était la fille qui, lors de notre examen, nous produisit pour preuve des injures auxquelles toutes deux étaient en butte de la part de leurs voisins, un fait concernant l'ami de la voisine qui était censée les harceler de ses assauts, après qu'elles eussent dû mettre fin avec elle à une intimité d'abord complaisamment accueillie.

Cet homme, donc partie dans la situation à un titre indirect, et figure au reste assez effacée dans les allégations de la malade, avait à l'entendre lancé à son adresse en la croisant dans le couloir de l'immeuble, le terme malsonnant de « Truie ! ».

*Sur quoi nous, peu enclin à y reconnaître la rétorsion d'un « Cochon ! » trop facile à extrapoler au nom d'une projection qui ne représente jamais en pareil cas que celle du psychiatre, lui demandâmes tout uniment ce qui en elle-même avait pu se proférer l'instant d'avant. Non sans succès : car elle nous concéda d'un sourire avoir en effet murmuré à la vue de l'homme, ces mots dont à l'en croire, il n'avait pas à prendre ombrage : "Je viens de chez le charcutier..." ».*¹⁶

Lacan généralise cette dimension d'anticipation du signifiant sur le sens, et l'attente qu'il crée :

« Mais le phénomène n'est pas différent, qui du seul recul d'un *mais* la faisant apparaître (la signification) belle comme la Sulamite, honnête autant que la rosière, pare et prépare la négresse (la Sulamite) pour les noces et la pauvre pour l'encan (au plus offrant) ».

Dans le Cantique des cantiques, la Sulamite, promise à un berger, déclare son amour au futur époux le berger. Or la jeune femme est séparée de lui par Salomon, qui déjà l'a faite prisonnière dans son harem. Le Cantique des Cantiques, ou Chant de Salomon, illustre avec lyrisme l'attente et la quête amoureuses :

¹⁴ « L'instance... », *op. cit.*, p. 502.

¹⁵ Lacan J., *Le Séminaire, livre III, Les psychoses (1955-1956)*, Seuil, 1981, texte établi par Jacques-Alain Miller.

¹⁶ Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, p. 534.

« Qu'il m'embrasse de ses baisers et de sa bouche ! Tes caresses sont plus douces que le vin, quand elles se mêlent à l'odeur de tes parfums exquis ; ton nom est une huile épandue ; c'est pourquoi les jeunes filles t'aiment. Entraîne-moi après toi ; courons ensemble. Le roi m'a fait entrer dans son harem. Nos transports et nos joies sont pour toi seul. Mieux valent tes caresses que le vin ! Qu'on a raison de t'aimer ! »

Et Lacan conclue : « D'où l'on peut dire que c'est dans la chaîne du signifiant que le sens *insiste* mais qu'aucun des éléments de la chaîne ne *consiste* dans la signification dont il est capable au moment même. (...) La notion d'un glissement incessant du signifié sous le signifiant s'impose donc. »¹⁷

Le rapport du signifiant paraît en effet toujours fluide, toujours prêt à se défaire. C'est ce que Saussure illustre d'une image qui ressemble aux deux sinuosités des Eaux supérieures, les pensées, « sans la moindre conviction, dit Lacan dans le Séminaire sur les psychoses, puisque sa théorie consiste précisément à réduire ce terme pour l'amener à celui de signifié, en tant qu'il est distingué du signifiant et de la chose, et il insiste surtout sur son aspect de masse informe. »¹⁸ « Double flux où le repère semble mince de fines gouttes de pluie qu'y dessinent les pointillés verticaux censés y limiter des segments de correspondance. »¹⁹

Dans le Séminaire III, Lacan propose d'appeler cela provisoirement « la masse sentimentale du courant du discours, masse confuse où des unités apparaissent, des îlots, une image, un objet, un sentiment, un cri, un appel. C'est un continu, tandis qu'en dessous, le signifiant est là, pure chaîne de discours, succession de mots où rien n'est isolable »

Il ajoute qu'il y a un pas en avant à faire, pour donner à ce dont il s'agit un sens vraiment utilisable dans l'expérience analytique. »²⁰ Et dans les Écrits Lacan dit que tout va là contre le schéma de Saussure, qui lui a fait parler de points de capiton pour rendre compte de *la dominance de la lettre dans la transformation dramatique que le dialogue peut opérer dans le sujet*.

IV-Les points de capiton. Athalie

La première note de bas de page concerne la première scène d'Athalie, la pièce de Racine. Le rideau se lève sur *Oui, je viens dans son temple arrêter le Grand-Prêtre*. Abner est un officier de la reine Athalie. Il s'adresse au Grand-Prêtre Joad.

Il faut que la phrase soit terminée pour qu'on sache de quoi il s'agit, sa signification lui vient après-coup. « Une unité signifiante suppose une certaine boucle bouclée qui en situe les différents éléments. »²¹

*Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel,
Je viens, selon l'usage antique et solennel,*

¹⁷ « L'instance... », *op. cit.*, p. 502.

¹⁸ « Les Psychoses », *op. cit.*, p. 296.

¹⁹ « L'instance... », *op. cit.*, p. 503.

²⁰ « Les Psychoses », *op. cit.*, p. 297.

²¹ *op. cit.*, p. 298.

*Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.*

Bref, on cause, on évoque des souvenirs, c'était le bon temps.

Lacan continue à lire la pièce sur plusieurs quatrains et peu à peu on commence à comprendre, dit-il, de quoi il s'agit jusqu'à cette pointe :

*Je tremble qu'Athalie, à ne rien vous cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher
N'achève enfin sur vous ces vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.*

La crainte va apparaître — crainte et tremble ont la même étymologie, nous fait remarquer Lacan.

Joad répondra un peu plus loin :

*Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autres craintes.*

La crainte de Dieu est un terme essentiel car il remplace les craintes innombrables par la crainte d'un Dieu unique. C'est un signifiant majeur et primordial, il domine et va changer complètement les significations qui se présentaient jusqu'à ce moment. Il accomplit le tour de passe-passe de transformer d'une minute à l'autre, toutes les craintes en un parfait courage. Cette transmutation est de l'ordre du signifiant comme tel, de son invention. Aucune accumulation de significations ne peut suffire justifier cette transmutation. Il ne s'agit donc pas d'un flot linéaire de significations.

C'est ce que Lacan appelle point de capiton, ce autour de quoi doit s'exercer toute l'analyse concrète du discours. Autour de ce signifiant, tout s'irradie et tout s'organise. Lacan précise à ce moment que la notion de père est très voisine de celle de la crainte de Dieu.

Il y a un vouloir dire très puissant dans ce *Oui* très accentué, une intention de signification qui pérégrine, et qui ne se bouclera qu'avec ce *Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autres craintes* du dernier vers.

Lacan, qui s'appuie sur Jakobson, en déduit que la linéarité de la chaîne signifiante est une impasse pour la théorie de Saussure : « Mais la linéarité que F. De Saussure tient pour constituante de la chaîne de discours, conformément à son émission par une seule voix et à l'horizontale où elle s'inscrit dans notre écriture, si elle est nécessaire en effet, n'est pas suffisante. Elle ne s'impose dans le discours que dans la direction où elle est orientée dans le temps²². »

Il faut différencier le sens qui, lui, fuit toujours au-delà, de la signification laquelle se boucle dans l'après-coup du déroulé de la phrase.

²² « L'instance... », *op. cit.*, p. 503

La fonction poétique est à l'œuvre dans tout message, « mais il suffit d'écouter la poésie, ce qui était sans doute le cas de F. de Saussure, pour que s'y fasse entendre une polyphonie et que tout discours s'avère s'aligner sur les plusieurs portées d'une partition²³ »

V-Les anagrammes de Saussure

Dans la note de bas de page de la page 503, qui date de 1966, Lacan dit ceci : « La publication par Jean Starobinski [...] de notes laissées par Ferdinand de Saussure sur les anagrammes et leur usage hypogrammatique, depuis les vers saturniens jusques aux textes de Cicéron, nous donne l'assurance dont nous manquions alors. »

Il est assez saisissant qu'en 1957, alors que les anagrammes n'ont été trouvés qu'en 1996, Lacan évoquait l'écoute de la poésie par Saussure. (Jean Starobinski a publié en 1971 *Les mots sous les mots, avec pour sous-titre : Les anagrammes de Saussure*.)

Dans un Podcast de France Culture, « Les anagrammes de Saussure », animé par Jean-Claude Milner et Robert Georgin, on entend des enregistrements de la voix de Roman Jakobson. Ce podcast est le onzième d'une série de 16 épisodes des « Nuits de France Culture » consacrées à Jakobson en 1977. Une légende a entouré ces anagrammes. Ce sont des fragments que Saussure a soigneusement gardés à Genève, et n'a pas publiés. Il éprouvait en effet un blocage, quand il s'agissait d'écrire ses éléments théoriques et de les publier.

Saussure s'intéresse aux poèmes saturniens, ceux qui dans l'ancienne Rome, puis en Grèce, étaient authentiquement latins. Ils sont abandonnés car on ne sait plus les scander. À la fin du XIXe siècle, on essaie de saisir la rythmique indo-européenne de ces poèmes non écrits. Ils font énigme, Saussure tente de la déchiffrer.

Chaque vers est défini par une loi de *complaison*, soit la répétition des mêmes voyelles et des mêmes syllabes. Ces allitérations semblent s'organiser autour d'un même mot-clé qui serait le thème du poème ; ce mot étant dissimulé dans le poème. Par exemple, ce serait le nom du dieu Hercule. Les poèmes saturniens seraient donc régis par des anagrammes dissimulées dans les poèmes. Saussure constate avec stupeur que les mêmes phénomènes allitératifs se rencontrent dans la poésie de Virgile. Puis de Virgile à Sénèque, de Sénèque à César, de César à Cicéron, il passe des anciens aux modernes ; il fait les mêmes constatations. Il devient perplexe : serait-il fou, ou a-t-il découvert un phénomène qui caractérise tout discours ? Mais si tout discours, qu'il s'agisse de prose ou de poésie, est régi par des allitérations, est-ce une intension consciente chez l'auteur ? Saussure écrit alors au poète italien Pascoli une lettre, où il tente prudemment de s'informer.

²³ "L'instance...", *op. Cit.*, p. 503.

VI- Une découverte capitale, la fonction poétique du langage

En fait Saussure faisait une découverte capitale, mais la science du temps ne lui permettait pas d'en rendre compte : il avait découvert le substrat non linguistique du langage. Car tout discours, quel qu'il soit, est formé par la récurrence de certains phonèmes qui lui sont propres et par la répétition de certains mots.

Par exemple, dit R. Georgin dans ce Podcast, si l'on passe à l'ordinateur l'œuvre entière d'un auteur, on trouve toujours un suremploi de certains sons, de certaines syllabes et de certains mots. Des liquides chez l'un, des sifflantes chez l'autre, etc.

Saussure n'a jamais su qu'il avait découvert la fonction poétique du langage. J. Cl. Milner souligne que Saussure a tenté avec acharnement de résoudre le mystère des anagrammes, et que ça a été pour lui une torture. Il finit par abandonner cette recherche, et c'est ensuite qu'il fait ses cours de grammaire et de linguistique générale, lesquels seront transcrits par ses élèves.

Pour en revenir à Jakobson, la fonction poétique est à l'œuvre dans tout message, elle est l'une des plus importantes, *elle dérange les linguistes* : ils l'excluent de la grammaire car ils ne savent comment l'expliquer. Jakobson explique par cette fonction le succès de certains slogans publicitaires, comme par exemple le slogan conçu pour la campagne présidentielle d'Eisenhower *I like Ike* (Ike était le diminutif d'Eisenhower).²⁴ Dans cette même page, il précise que « l'étude linguistique de la fonction poétique doit outrepasser les limites de la poésie », et que, d'autre part, « l'analyse linguistique de la poésie ne peut se limiter à la fonction poétique ».

Revenons à l'Instance de la lettre :

« *Tout discours s'avère s'aligner sur les plusieurs portées d'une partition.* » « Nulle chaîne en effet qui ne soutienne comme appendue à la ponctuation de chacune de ses unités tout ce qui s'articule de contextes attestés à la verticale, si l'on peut dire, de ce point. »²⁵

Pour l'illustrer, Lacan se saisit du dernier quatrain du poème « AU PLATANE À André Fontainas » de Paul Valéry (1920) :

— *Non ! dit l'arbre. Il dit : Non ! par l'étincellement*
De sa tête superbe,
Que la tempête traite universellement
Comme elle fait une herbe !

Lacan reprend le mot *arbre* du schéma de Saussure, mais plus dans son isolation nominale. *Arbre* n'est pas seulement l'anagramme de barre, mais, décomposé dans le double spectre de ses voyelles et de ses consonnes, il appelle, avec le robre²⁶ et le platane, les significations dont

²⁴ "Essais...", *op. cit.*, p. 219.

²⁵ « L'instance... », *op. cit.*, p. 503.

²⁶ Robre : suc de plantes ou de fruits secs rendu plus épais par l'évaporation lors de la cuisson, épaissi jusqu'à consistance de miel.

il se charge sous notre flore, de force et de majesté. Dans l'hébreu de la Bible, il dresse sur une butte sans frondaison l'ombre de la croix. Arbre de vie etc.

Dans cette strophe moderne sont choisis des contrastes puissants : « l'arbre et l'herbe, pour qu'y adviennent les signes de contradiction du : dire « *Non !* » ; et du : traiter comme, et qu'à travers le contraste catégorique du particularisme de la *superbe* à *l'universellement* de sa réduction, s'achève dans la condensation de la tête et de la tempête l'indiscernable étincellement de l'instant éternel. »²⁷

Soulignons à nouveau la poétique de Lacan : il exemplifie dans ses propres textes et ses conférences cette poétique du langage qu'il met ici en avant.

VII-La vérité, dans la parole, se fait entendre entre les mots, entre les lignes.

Continuons avec Lacan : « Mais tout ce signifiant, dira-t-on, ne peut opérer, qu'à être présent dans le sujet. C'est bien ce à quoi je satisfais en supposant qu'il est en effet passé à l'étage du signifié. Nous partageons en effet une communauté de langage. »²⁸

Ce qu'illustre l'exemple « Hommes-dames » : sans cette paire de signifiants, nous avons deux portes identiques. S'y illustre que le signifiant est binaire et différentiel. Ce binaire ne produit pas une signification mais un sens au sens d'une direction : vers l'une ou l'autre porte.

Ce qui est à la racine de tout discours, c'est qu'il y a les hommes et les femmes, et qu'il n'y a pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire qui rendrait compte de la place, de l'identité de chacun. Les faits de l'inconscient ont en effet toujours à voir avec la différence des sexes.

« Ce que cette structure de la chaîne signifiante découvre, c'est la possibilité que j'ai, justement dans la mesure où sa langue m'est commune avec celle d'autres sujets, c'est-à-dire où cette langue existe, de m'en servir pour signifier tout autre chose que ce qu'elle dit. Fonction plus digne d'être soulignée dans la parole que celle de déguiser la pensée (le plus souvent indéfinissable) du sujet : à savoir celle d'indiquer la place du sujet dans la recherche du vrai. »²⁹

Ceci veut dire qu'au-delà d'un quelconque communiqué de faits, un sujet peut faire entendre la vérité, malgré toutes les censures, par le seul signifiant. Par exemple dire et faire entendre ce que l'on pense vraiment dans un contexte peu favorable pour l'accepter. Faire entendre la vérité entre les lignes, et comme le dit Lacan : « entre les lignes que peuvent constituer toutes mes acrobaties à travers les branches de l'arbre, provocantes jusqu'au burlesque ou seulement sensible à un œil exercé, selon que je veux être entendu de la foule ou de quelques-uns. »³⁰

²⁷ *Op. cit.*, p. 504.

²⁸ *Id.*

²⁹ *Op. cit.*, p. 505.

³⁰ *Id.*

Plus loin, dit Lacan, « la vérité, on la refoule. »³¹ Puis : « À quoi s'observe que c'est avec l'apparition du langage qu'émerge la dimension de la vérité. »³² Et enfin : « C'est de la parole que la vérité tire sa garantie, Comme c'est d'elle qu'elle reçoit cette marque qui l'institue dans une structure de fiction. »³³ Il indiquera plus tard que « la vérité ne peut que se mi dire. »³⁴

Revenons à Jakobson : L'objet de la poétique, écrit-il, est avant tout de répondre à la question « Qu'est-ce qui fait d'un message verbal une œuvre d'art ? »³⁵

VIII-Poésie et psychanalyse

Ajoutons à celle-ci une autre question : qu'en est-il de la poésie et de la psychanalyse ? Le poète précède l'analyste. C'est ce qu'indique Freud en citant le poète Heinrich Heine dans son étude sur mot d'esprit.

Pour Lacan, à ce moment de son enseignement, l'instance de la lettre, qui supporte la fonction poétique, porte sur la vérité et le désir. Mais plus tard, à partir de « Lituraterre »³⁶, la lettre sera conçue comme *littorale* : elle fait bord à la jouissance.

Le poète opère des torsions sur la langue, déjoue la syntaxe et fait passer dans sa pratique d'écriture une jouissance singulière. Il altère le sens, en jouant de l'équivoque, de la matière sonore et de contrastes sémantiques surprenants, jusqu'à l'oxymore. Il attaque la langue avec une ironie plus ou moins marquée. Déjà dans le mot d'esprit, on peut *chiffonner un mot*³⁷, et c'est dans ce chiffonnage que réside son effet opératoire. *Famillionnaire*³⁸ est exemplaire de ce travail.

Le poète fait donc usage du signifiant à des fins de jouissance. C'est en effet au lieu de la jouissance-une que la sublimation trouve son véritable fondement.

Quant à l'analysant, il jouit du signifiant.³⁹ En effet, dans l'association libre, il investit sa dimension sémantique ; sa libido investit à la fois le sens et l'opération signifiante qui le produit ; ce que Lacan nomme *joui-sens* ou encore *sens-joui*. L'analysant jouit donc du sens. Et l'analyste, après l'y avoir autorisé dans un premier temps, viendra à « contre sens » la désinvestir, l'affamer et dévoiler le réel dans la langue.

Le poète et l'analysant font donc passer dans leur pratique de la langue une jouissance propre, et qui pourtant se donne à lire et se transmet dans l'altération du sens. Il y a pourtant entre

³¹ *Op. cit.*, p. 521.

³² *Op. cit.*, p. 524.

³³ « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient », *op. cit.*, p. 808

³⁴ « *Le Séminaire, livre XIX...ou pire* », Seuil, 2011, p. 195.

³⁵ « *Essais...* », *Op. cit.*, p. 210

³⁶ Lacan J., « Lituraterre » (1971), *Autres Écrits*, Seuil, 2001.

³⁷ Lacan J., « L'insu que sait que l'une-bévue s'aile a mourre » séminaire 1976/1977, séance du 17 mai 1977, publié dans *Ornicar ?* : « Pourquoi on n'inventerait pas un signifiant qui n'aurait, comme le réel, aucune espèce de sens (...) C'est même en cela que ça consiste le mot d'esprit. Ça consiste à se servir d'un mot pour un autre usage que celui pour lequel il est fait, on le chiffonne un peu, et c'est dans ce chiffonnage que réside son effet opératoire ».

³⁸ Freud S., *Le mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient*, 1905, Gallimard 1988.

³⁹ *op. cit.*

ces deux pratiques une divergence. Elles divergent quant au traitement du réel par le semblant. D'un côté la psychanalyse, par la parole, fait vaciller les semblants qui habillent la marque réelle de la langue, et en produit la lettre, *lettre analytique*. Elle conduit logiquement à faire sourdre son réel. En revanche, la poésie, direction inverse, par la *lettre littéraire*, en invente de nouveaux. Elle fait usage des signifiants à des fins de jouissance.

IX-L'écrit du poète et l'écrit « pas à lire »

Dans son cours « Pièces détachées »⁴⁰, J.-A. Miller fait quelques remarques sur le signifiant et sur l'écrit : il y a le signifiant qui note la parole, second à la parole. Et il y a le signifiant comme tel, qui se lit purement et simplement. Celui-là est premier par rapport au signifié, c'est une substance, la substance signifiante. C'est la lettre. La lettre est matière. Mais J.-A. Miller note qu'il y a une ambiguïté dans « c'est écrit ». D'un côté, il y a l'écrit qui parle, comme inscription de la parole : on va lire un écrit. De l'autre, il y a l'écrit-*pas à lire* : il est une marque, un trait isolé. Lorsque Lacan dit que « l'inconscient est ce qui se lit avant tout », ça se reporte au premier mode de l'écrit, l'écrit qui parle. Puisque le signifiant peut signifier n'importe quoi, l'effet de signifié doit être lu. En effet, l'inconscient peut argumenter, mentir, « il est rhéteur avant d'être logicien ». L'écrit de Lacan, « L'instance de la lettre », ramène la lettre au signifiant.

J. A. Miller indique que dans « Lituraterre⁴¹ », Lacan va faire une distinction radicale. Le signifiant est un semblant, mixte des registres imaginaire et symbolique. La lettre en revanche est du registre du réel. La lettre est *unilittérale*, toujours la même. Le « c'est écrit » ne l'est pas en tant que ça parle, mais en tant que ça fonctionne. On peut donc différencier l'écriture qui note la parole, de l'écriture d'existence, laquelle est un maniement de la trace, un maniement de l'écrit primaire. S'il y a conjonction du *par-être* et de la parole, côté semblant et fictions de l'être, de l'autre il y a conjonction de l'existence et de l'écriture. L'Un d'existence tient à un effet d'écrit.

X-De la jouissance de *lalangue* à la langue socialisée

Faisons référence à Michel Leiris⁴². Leiris rend compte de sa pratique poétique en la fondant sur un moment d'effroi survenu dans sa petite enfance :

« Un soldat [de plomb] vraisemblablement français échappé de mes mains malhabiles, encore inaptés à tracer, sur un cahier, même de vulgaires bâtons (...) L'essentiel n'était pas qu'un soldat fût tombé : un soldat, cela n'éveillait aucune résonance définie en moi. L'essentiel, c'était qu'il y eut quelque chose m'appartenant qui fût tombé et que cette chose m'appartenant fût un jouet (...) ressortissant à ce monde clos des jouets (...) Il suffisait que qu'il fût un jouet. (...) Rapidement je me baissai et ramassai le soldat gisant et le regardai. Il n'était pas cassé, et vive fut ma joie. Ce que j'exprimai en m'écriant : ...Reusement ! (...) Dans ce lieu qui n'était alors rien d'autre que celui de

⁴⁰ Miller J.-A., *La Cause freudienne*, n° 62, mars 2006, p. 79.

⁴² Leiris M., *Biffures*, premier tome de « La règle du jeu », Gallimard, 1948, p. 11 et 12.

mes amusements quelqu'un (...) de plus averti me fit observer, en entendant mon exclamation, que c'est « heureusement » qu'il faut dire et non, ainsi que j'avais fait : « ...Reusement ! »

« L'observation coupa court à ma joie ou plutôt, me laissant un bref instant interloqué, eut tôt fait de remplacer la joie, dont ma pensée avait été d'abord tout entière occupée, par un sentiment curieux, dont c'est à peine si je parviens, aujourd'hui, à percevoir l'étrangeté ».

« Ce mot, employé par moi jusqu'alors sans nulle conscience de son sens réel, comme une interjection pure, se rattache à *heureux* et, par la vertu magique d'un tel rapprochement, il se trouve inséré soudain dans toute une séquence de significations précises. »

« Appréhender d'un coup dans son intégrité ce mot qu'auparavant j'avais toujours écorché prend une allure de découverte, comme le déchirement brusque d'un voile ou l'éclatement de quelque vérité.

Voici que ce vague vocable – qui jusqu'à présent m'avait été tout à fait personnel et restait comme fermé – est, par un hasard, promu au rôle de chaînon de tout un cycle sémantique. Il n'est plus maintenant une chose à moi : il participe de cette réalité qu'est le langage de mes frères, de ma sœur, et celui de mes parents. De chose propre à moi, il devient chose commune et ouverte. Le voilà, en un éclair, devenu chose partagée ou – si l'on veut – *socialisée*. (...) Il est, entre des milliers d'autres, l'un des éléments constitutifs du langage (...) dont l'observation m'a permis d'entrevoir l'existence extérieure à moi-même et remplie d'étrangeté ».

Mais tout ne passera pas dans le rang de la langue socialisée. Ainsi Leiris évoque ce qu'il en est pour celui qui écrit :

« ... ce petit caillou apparemment froid et inerte qui gît dans quelque recoin, à tous caché, de la tête ou du cœur de l'auteur. Car pour celui qui écrit, toute la question est là : faire passer dans la tête ou dans le cœur d'autrui les concrétions — jusque-là seulement valables pour lui — déposées par le présent ou le passé de la vie, au fond de sa propre tête ou de son propre cœur ; communiquer pour valoriser ; faire circuler, pour que la chose ainsi lancée aux autres vous revienne un peu plus prestigieuse... »⁴³

Je rapproche ces concrétions de Michel Leiris de ce que Lacan dit dans sa « Conférence de Genève sur le symptôme » en 1975 concernant la lalangue. La lalangue est première et a effet de jouissance sur le corps, le langage lui est structuré, comme une « élucubration de savoir sur la langue ». Il évoque « ce chancre que je définis d'être le langage » qui implique dès le début une espèce de sensibilité : « Le fait qu'un enfant dise *peut-être, pas encore*, avant qu'il soit capable de construire une phrase, prouve qu'il y a en lui quelque chose, une passoire qui se traverse, par où l'eau du langage se trouve laisser quelque chose au passage, quelques débris avec lesquels il va jouer, avec lesquels il faudra qu'il se débrouille. C'est ça que lui laisse cette activité non réfléchie – des débris, auxquels, sur le tard, parce qu'il est prématuré, s'ajouteront les problèmes de ce qui va l'effrayer. Grâce à quoi il va faire la coalescence, pour ainsi dire, de cette réalité sexuelle et du langage.⁴⁴ »

⁴³ « Biffures », *op. cit.*, p. 20.

⁴⁴ Lacan J., « Conférence de Genève sur le symptôme » 1975, *La Cause du désir* n° 95, p. 7 à 24.

XI- Le mot à mot de la métonymie, et le mot pour un autre de la métaphore

Dans le séminaire III, Lacan indique que « la métonymie est au départ, et c'est elle qui rend possible la métaphore. Mais la métaphore est d'un autre degré que la métonymie ⁴⁵.

Un peu plus loin dans la même page, il nous dit ceci : « L'œuvre [de Freud] commence par le rêve, ses mécanismes de condensation et déplacements, de figuration, ils sont tous de l'ordre de l'articulation métonymique, et c'est sur ce fondement que la métaphore peut intervenir. » Lacan y commente le rêve de la petite Anna : « Ma dernière enfant, qui avait dix-neuf mois à l'époque, avait vomi un matin, on l'avait mise à la diète toute la journée. La nuit qui suivit cette journée de jeûne on l'a entendue crier, toute excitée dans son sommeil : "Anna F-eud, f-aise, grosse fraise, œufs brouillés, bouillie".⁴⁶ »

C'est la forme la plus pure, la plus fondamentale de la métonymie. Les objets sont juxtaposés, coordonnés dans la nomination articulée, tient à la fonction positionnelle qui les met tous en équivalence.

La métonymie, le mot à mot, est le premier versant du champ effectif que le signifiant constitue, pour que le sens y prenne place. Le sens court à l'horizon de la parole. Mais aussi bien le sens fuit.

L'autre versant *Un mot pour un autre* est celui de la métaphore, laquelle vient boucler, dans l'après-coup de la phrase, la signification.

⁴⁵ Lacan J., *op. cit.*, p. 259.

⁴⁶ Freud S., *L'interprétation du rêve*, Le Seuil, Paris, 2010, traduction J. P. Lefebvre, p. 169.